

Emanuele Dattilo

# **La vie heureuse**

*Traduit de l'italien par Philippe Audegean*

Bibliothèque Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

TITRE ORIGINAL :

*La vita che vive*

© Neri Pozza Editore, Vicence, 2022

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023

pour la traduction française et la présente édition

*À Giorgio*

Très sainte *imperfectio*  
éclat défectif,  
sommeil des pauvres,  
songe des seigneurs.

Obéir seulement  
à la vie qui est vivante.

Francesco NAPPO

Dans la quatrième partie de l'*Éthique* de Spinoza, on trouve l'une des phrases les plus célèbres du traité : « L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie » (prop. 67). Dans la démonstration qui suit, Spinoza explique :

L'homme libre, c'est-à-dire qui vit sous la seule dictée de la raison, n'est pas conduit par la crainte de la mort [*mortis metu*] (par la prop. 63 de cette partie), mais désire directement le bien (par le cor. de la même prop.), c'est-à-dire (par la prop. 24 de cette partie) désire agir, vivre, conserver son être, d'après le fondement qui consiste à rechercher son propre utile ; et par suite il ne pense à rien moins qu'à la mort ; mais sa sagesse est une méditation de la vie.

Il convient ici de s'arrêter sur chaque mot. L'homme libre, dit Spinoza, n'est pas « conduit » (*ducitur*) par la crainte, mais « désire directement » (*directe cupit*) le bien. Mais que signifie « désirer directement le

bien » ? En quoi cette capacité se distingue-t-elle du fait d'être « conduit » ? De cette idée de Spinoza dépend la compréhension de l'intégralité de son système.

Observons d'abord la différence entre ces deux attitudes : la crainte de la mort et le désir de conserver son être. La seconde est désignée comme la capacité de désirer directement le bien. Quoique, à première vue, ces deux actions semblent se confondre l'une avec l'autre (nous fuyons la mort parce que nous désirons nous conserver, et nous désirons nous conserver en fuyant la mort), dans cette différence se joue pourtant rien de moins que ce que Spinoza appelle *liberté*.

Être libre – c'est là le sens de toute l'éthique – ne signifie aucunement avoir la possibilité de faire ce qu'on veut : être libre, ce n'est pas s'autodéterminer de manière arbitraire et en suivant ses désirs. L'éthique et la liberté n'ont rien à voir avec la volonté, avec la responsabilité par rapport à certaines actions, justes ou mauvaises, mais plutôt avec la connaissance et la possibilité de connaître. Dans chaque situation, nous sommes d'abord et avant tout libres de connaître. Mais connaître quoi ? La connaissance éthique se confond avec la capacité d'identifier, dans telle ou telle circonstance, ce qui nous meut. Non pas où nous allons, ni ce vers quoi tend

telle ou telle de nos actions – autant de représentations souvent incertaines, nébuleuses, idéalisées –, mais d'où naît et d'où provient, en nous, ce que dans telle ou telle circonstance nous faisons. Sans cette capacité de comprendre, tout effort éthique est vain. Or nous sommes habitués, en général, à considérer la qualité morale des actions en fonction de leur résultat, de ce qu'elles produisent ou de ce vers quoi elles tendent, sans égard à la nature du sujet qui agit. Le mobile des actions est ainsi souvent confondu avec leur but ou, pire, avec des valeurs abstraites, des principes très vagues de justice censés présider à certains gestes.

Dans l'*Éthique*, Spinoza propose une autre voie, assurément plus escarpée. Ce qui est central, selon lui, ce ne sont pas les actions et leurs résultats, ni une quelconque valeur ou conception du monde à laquelle il faudrait se conformer. Ce qui est décisif, c'est la source de l'action, le niveau de transparence entre ce que nous faisons et ce que nous sommes. La connaissance est un genre de transparence. Connaître ne veut pas dire acquérir une série d'informations ou posséder un objet connu comme on entre en possession d'un dépôt. Connaître, c'est éliminer l'opacité qui sépare un sujet de ses propres actions. L'éthique est moins liée au faire et à l'agir qu'à l'être – mais cet être n'est pas stable et fixe, comme le voudrait

l'acception figée du langage commun, car il est au contraire à chaque fois différent en fonction de notre capacité de connaître. Quand la fluidité naturelle de la vie se cristallise en actions particulières, quand il y a de bonnes et de mauvaises actions, des sujets vertueux et des criminels, on est déjà en deçà de la dimension éthique plus fondamentale qui a pour centre le rapport entre ce qu'on est et ce qu'on connaît, et non entre un sujet et une action. Tant qu'il y a transparence, il n'y a pas d'« actions » – autrement dit, il n'y a pas de sphère séparée de l'agir. Quelle différence y a-t-il donc entre le fait d'être mû par la peur de mourir et celui de désirer directement le bien ?